



Benoit Forest

L'EMPRISE DE LA HAINE

tome 2

La Chouette

Benoit Forest

L'Emprise de la haine,

Tome 2

La Chouette

© Benoit Forest, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4213-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mon père

Grâce à la haine, l'amour se révèle.

Chaque fois que j'arrivais à Saint-Nicolas-des-Bois, en Normandie, et que j'apercevais la maison au bout de la route sinueuse de campagne, j'avais l'espoir fou que cette fois, peut-être, ma mère serait là. Je savais que c'était impossible, mais ma psyché refusait la réalité de cette perte. Pour moi, ma mère était invincible. Elle incarnait la force et la santé. Elle était invulnérable et ne devait pas mourir. Le cancer du poumon qu'on lui avait diagnostiqué en avait décidé autrement. Surnois, ce cancer se développe sans donner de signes. Il étend silencieusement ses ramifications, et lorsqu'on le découvre, il est souvent trop tard. Celui de ma mère s'était répandu à un de ses seins et à son cerveau. Ses poumons étaient remplis de tumeurs inopérables. Elle était fichue. Elle avait arrêté de fumer depuis une douzaine d'années, mais elle avait été une grosse fumeuse durant plus de 40 ans. Le mal devait s'être inscrit en elle à ce moment pour y apposer son sceau. On lui avait donné de trois à six mois à vivre. Un an avec la chimiothérapie. Ma mère l'avait refusée. Ma sœur Isabelle et moi étions d'accord avec elle. À quoi bon prolonger sa vie de quelques mois et de subir tous les effets indésirables d'un tel traitement ? À quoi bon prolonger la misère ? À quoi bon se résigner à manger des fraises, des profiteroles et d'autres douceurs qui goûtaient le métal ? Sans parler de la perte des cheveux et des nausées constantes. Trois mois de vie pleinement vécus valaient mieux qu'une année à vivre comme une survivante coupée de tous les plaisirs de la vie. Ma mère avait vécu huit mois, conservant son autonomie jusqu'à la fin. Elle était décédée dans sa maison, comme elle l'avait souhaité. La journée de son anniversaire, deux mois après son décès, nous avons dispersé ses cendres dans le champ de fleurs sauvages derrière la maison, comme elle nous l'avait demandé. Je devais maintenant vivre ce deuil qui n'en finissait pas. Ma peine ne semblait pas avoir de fond.

Le jour suivant sa mort, j'étais retournée chez moi, à Paris. En arrivant dans mon appartement, j'avais aperçu un papillon de nuit posé sur le grillage extérieur de la fenêtre de la salle de séjour. Pourtant, au cours de toutes mes années à

Paris, jamais je n'en avais aperçu un seul. Le papillon était demeuré là durant deux journées entières. Ma mère savait à quel point j'adorais les papillons de nuit. Pour moi, ça ne pouvait être qu'elle qui m'envoyait ce signe.

Une nuit, peu de temps après sa mort, je m'étais réveillée vers 4 h du matin. Une main douce semblait appuyée sur mon bras. J'avais senti peu après que cette main me caressait les cheveux comme ma mère avait l'habitude de le faire. Je savais que ce n'était pas un rêve. C'était bien ma mère. Lorsque je racontais ces manifestations à ma sœur Isabelle, je pouvais percevoir son malaise. Il faut dire que nous étions bien différentes. Ma sœur Isabelle était médecin-urgentiste dans un hôpital du New Jersey, aux États-Unis. Notre père était américain, et elle avait profité du fait que nous avions la double nationalité pour émigrer là-bas. Ça faisait plus de 25 années qu'elle habitait dans ce pays. Elle était mariée à Gary, un médecin américain avec lequel elle avait eu deux garçons. Isabelle avait un esprit cartésien. Les phénomènes de l'esprit et de l'au-delà, ce n'était pas sa tasse de thé. Mais malgré nos différences évidentes, nous nous aimions beaucoup.

Le réconfort que m'apportait la croyance que ma mère existait toujours dans une autre dimension était bien pâle toutefois en comparaison à la douleur que j'éprouvais. Je réalisais que c'était ma mère physique qui me manquait, et non son âme. Ma douleur n'était pas qu'émotionnelle, car elle se faisait ressentir à travers tout mon corps. C'était comme si de gigantesques mâchoires aux dents acérées m'avaient arraché une partie de mes côtes, de ma chair et de mon sang. Ces mâchoires de la mort se nourrissaient de la vie. Elles la dépeçaient à leur guise sans égard pour nos sentiments. Nul ne pouvait, selon moi, comprendre la douleur de la perte d'une mère s'il ne l'avait pas vécue lui-même.

Après la mort de maman, je n'arrivais pas à me séparer de la maison. J'avais donc racheté la part de ma sœur Isabelle. J'en étais maintenant l'unique propriétaire. Isabelle m'avait fait remarquer que je n'y serais pas présente la plupart du temps. Que chaque fois que j'y remettrais les pieds, ça me rendrait triste, parce que je ne pourrais m'empêcher de penser à maman. Que je devrais payer pour son entretien et que ce n'était pas sécuritaire de laisser une maison seule et vide durant des semaines. Isabelle disait juste. Elle possédait la voix de la raison. Moi, j'avais celle du cœur, et cette dernière était souvent remplie d'incohérences. Je n'avais pas envie d'être raisonnable. Qui sait ? Peut-être qu'un jour, je viendrais m'y établir.

La veille, j'avais mis les ingrédients dans un plat en Pyrex pour faire la recette du lapin à la moutarde de ma mère. C'était mon repas préféré. J'avais vu ma mère faire cette recette un nombre incalculable de fois depuis que j'étais petite, et pourtant, je n'arrivais pas à me rappeler à quel degré ajuster la température de cuisson. J'étais nulle en cuisine. J'avais voulu retrouver cette odeur, la plus réconfortante entre toutes. Au bout de 30 minutes, les effluves se répandirent dans la maison. Ce n'était pas exactement la même odeur, mais juste assez similaire pour éveiller mes souvenirs. C'était peut-être parce qu'il n'y avait pas de lapin dans le plat. Mais j'avais bien mis le reste des ingrédients. Les odeurs sont les plus puissantes lorsqu'il s'agit de nous relier à nos souvenirs. Grâce à elles, ces derniers reprennent vie et le passé s'introduit dans le présent. Enivrée par cet effluve, je m'allongeai sur le canapé. Je finis par m'assoupir.

Je me réveillai une heure plus tard parce que je toussotais. J'avais oublié d'éteindre la cuisinière, et mon plat avait brûlé. Il y avait de la fumée partout. Je courus ouvrir les portes et les fenêtres afin d'aérer la maison. C'était une preuve supplémentaire : la cuisine et moi, nous ne faisons pas bon ménage.

Je sortis à l'extérieur et m'assis sur la vieille chaise à bascule sur le perron pour siroter mon café du matin. Il était tôt, et les timides rayons du soleil caressaient mon visage. À l'extérieur de la maison, tout rappelait l'absence de ma mère. Son potager, auquel elle se consacrait avec un soin inouï, n'était plus qu'un ramassis de mauvaises herbes. Les plates-bandes aussi étaient envahies d'indésirables. Seul son champ de fleurs sauvages demeurait intact. Nul besoin d'entretien ; il était autosuffisant. Vers midi, je m'y étendis pour contempler le ciel. Les gros cumulus blancs se promenaient lentement dans le bleu pâle de l'infini. On aurait dit un océan avec des navires faits de nuages d'un blanc immaculé qui voguaient paresseusement.

Seuls les lapins devaient avoir le cœur à la fête depuis la mort de maman. Ils

étaient enfin libres de brouter dans son jardin sans craindre qu'une femme âgée à l'allure inoffensive leur tire dessus avec un fusil. J'avais hâte que mes souvenirs heureux habitent à nouveau à cet endroit. J'en avais des milliers, mais c'était comme si ma tristesse les empêchait de revenir dans mes pensées. J'étais devenue une amnésique de la joie.

Dans l'après-midi, je fis une longue promenade dans la forêt d'Écouves qui jouxtait le verger de maman. J'aperçus deux cerfs, des adolescents sans doute. Ils couraient l'un après l'autre à toute vitesse à travers les bois. Je croisai monsieur Renard, qui ne sembla aucunement incommodé par ma présence et qui se prélassait au soleil, étendu de tout son long sur une grosse pierre. Pendant que je l'observais avec émerveillement, il me répondit avec son regard endormi et parfaitement indifférent.

En soirée, à 20 h, il tombait une pluie battante. Quel contraste ! Ce n'était plus de la tristesse que je ressentais, mais un désespoir sans fond. Par la fenêtre de la cuisine, je vis un mur d'eau. C'est à peine si j'apercevais ma voiture garée devant la maison. Avant de perdre pied, je décidai, malgré tout, de retourner à Paris. J'avais prévu de passer une seconde nuit en Normandie, mais j'avais trop peur de mes pensées. Peur qu'elles m'entraînent dans un courant puissant dont je ne reviendrais pas. Peur qu'elles me donnent envie d'aller retrouver ma mère. Prise entre deux dangers, je décidai d'affronter le mur d'eau. Je préférais me battre contre un mur physique que contre son homologue psychologique. On peut facilement évaluer la hauteur et l'épaisseur d'un mur physique, ce qui n'est pas le cas avec les murs psychologiques. Ces derniers sont beaucoup plus sournois, car ils peuvent se transformer subitement en sables mouvants, sans aucun avertissement.

Je sortis de la maison et courus vers ma voiture. Elle n'était pas loin, mais il pleuvait si fort que j'étais trempée. Je pris le volant. J'avais enfin trouvé une activité sur laquelle porter mon attention. Quelque chose de concret qui me sortirait de moi-même. Espérant me dégager de l'état dépressif dont j'étais prisonnière. Avec cette pluie battante, je devrais demeurer concentrée sur la route pour éviter de tomber dans un fossé. Et puis, si je perdais la vie dans un accident, tout le monde croirait que c'était un accident et pas autre chose. Je mis du Bach à tue-tête, souhaitant que la sérénité et l'ordre mathématique qui se dégageaient de ses compositions arriveraient à faire du ménage dans mon esprit encombré.

De retour à Paris vers 22 h, je garai ma voiture à un pâté de maisons de chez moi. Il n'avait pas plu dans le 16^e arrondissement, car la chaussée était sèche. J'aimais mon appartement et son emplacement, mais je déplorais le fait qu'il n'y avait pas de stationnement intérieur là où j'habitais. Depuis que je m'étais fait agresser par une harceleuse – une certaine Anita Marcel – pendant une nuit froide de décembre, je craignais de me promener seule le soir. Lorsque je devais le faire, je marchais vite et je tenais toujours dans ma main un vaporisateur de poivre de Cayenne. Je laissais ma main dans mon sac à main pour le dissimuler. Avec cette arme, je me sentais moins vulnérable. Heureusement, la loi le permettait en France. Ce n'était pas le cas dans tous les pays. Je pensai soudain au fait que si on l'interdisait, je transgresserais la loi. N'était-il pas évident qu'il existait une loi tacite permettant les agressions dans les rues le soir ? La preuve était que ça arrivait fréquemment. Combien de femmes dans le monde se faisaient agresser chaque nuit ? Je n'osai imaginer un chiffre, car j'étais certaine qu'il y en avait mille fois plus encore. Il y avait la loi des hommes, celle de Dieu et celle de la nature. J'avais choisi mon camp et opté pour la loi de la nature, qui m'assurait le droit de me défendre, et ce, où que je sois dans le monde. J'osais croire que Dieu serait de mon côté et qu'il me comprendrait. Pour ce qui était de la loi des hommes, elle m'avait de trop nombreuses fois déçue. Je n'y faisais plus qu'à moitié confiance. Depuis plusieurs millénaires, le patriarcat n'avait pas su faire ses preuves. J'attendais impatiemment le jour où apparaîtrait la loi des femmes.

Je pris une douche en arrivant dans mon appartement, puis je sautai dans mon lit. Les émotions de la journée m'avaient épuisée.

Ce matin-là, je ne dérogeai pas à ma routine. En sortant du lit, je mis mes lunettes puis allai à la cuisine pour me faire réchauffer un croissant et me préparer un café au lait. Assise à la table, je mangeai mon croissant recouvert d'une abondante quantité de miel. J'allai ensuite m'asseoir sur le canapé de la salle de séjour et déposai mon café au lait sur la table basse avant d'ouvrir mon ordinateur portable. Je lus les actualités et consultai mes courriels tout en sirotant mon café. Par moments, je levais le regard en direction de l'immense fenêtre devant moi. Puisque mon appartement était situé au sommet d'une butte et que j'étais au neuvième étage, je pouvais admirer les toits du 16^e arrondissement sous la vastitude du ciel. La vue était idéale pour rêvasser. C'était à ce moment précis que j'avais l'habitude de téléphoner à ma mère. Depuis tous ces mois, il n'y avait pas eu un seul matin où je n'y avais pas pensé.

Peu après, j'allai m'asseoir à ma table de travail. Elle était placée devant une fenêtre dans mon bureau. J'entamai mes cinq heures d'écriture quotidiennes. Ce bonheur d'écrire se renouvelait presque chaque matin. Il pouvait arriver que je sois maussade et que j'aie moins envie d'écrire, mais une fois que je me mettais à la tâche, habituellement, mon entrain revenait.

Vers midi, après avoir mangé quelque chose de léger, je vérifiai mes messages sur mon téléphone, que j'avais fermé pour ne pas être dérangée. Il y en avait un de mon amie Catherine. Je l'écoutai puis la rappelai. Nous avions planifié d'aller à l'Opéra national de Paris dans la soirée. Lorsque je lui mentionnai que j'étais allée passer deux jours à la maison de ma mère en Normandie et que ça m'avait déprimée, elle me réprimanda :

— Tu es allée te faire souffrir encore un peu plus ? Tu aimes te faire harakiri ? Pourquoi ne la vends-tu pas, cette foutue baraque ? Tu te fais du mal, Claire. Et ça fait plusieurs fois que je te le dis.

— Mais non, rétorquai-je, tu exagères. J'aime aller à la campagne et conserver ce lien qui me rapproche de ma mère. J'ose croire que je ne serai plus aussi émotive avec le temps.

Elle répliqua avec ironie :